Jeux de dames à Monte-Carlo

BERNARD SPINDLER

editions du ROCHER

JEUX DE DAMES
À MONTE-CARLO

BERNARD SPINDLER

JEUX DE DAMES À MONTE-CARLO

éditions du ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son trouble, de ce qu'elle vient d'apprendre de la bouche de son époux… ?

Ce 2 octobre 1841, Honoré V vient de mourir. Florestan Grimaldi est à cette minute Souverain de Monaco.

Charles, leur fils, a maintenant 23 ans, il est si jeune. C'est à lui qu'elle pense, au nouveau Prince héréditaire, comme si elle avait le sentiment brutal du soutien et de l'autorité dont il aura besoin plus que jamais… autant que des idées neuves de Caroline, désormais Princesse de ce pays qu'il faut sauver en lui inventant un avenir…

« Que c’est beau ! C’est certainement le plus beau pays du monde… et pas encore habité… »

Paul Cézanne

II

UN SI PETIT ÉTAT… POUR QUOI FAIRE ?

Voici donc Caroline en habit de cour. A-t-elle vraiment le goût du pouvoir ? Si ce mot a un sens, c'est parce que chez elle, il rime avec devoir… Elle s'en explique dans une longue lettre à son fils…

« *Élevée dans une position modeste, je me suis vue appelée par le choix de ton père, à entrer dans une des familles les plus haut placées. J'ai eu à remplir des obligations, à me faire pardonner mon élévation, sans me parer d'une fausse modestie. Ton père m'a donné un beau nom, une fortune, une belle position.*

Je dois donc à mes enfants, comme compensation aux avantages que je n'ai pas apportés, de conserver ceux de ton père… »

Les dés sont jetés, elle guidera son fils, le conseillera en toute décision et lui forgera une âme de futur souverain. La mère de Charles manie le chaud et le froid et s'adresse à lui, attentionnée, sévère jusqu'à la réprimande. Charles a 20 ans, comme tous les jeunes gens bien nés, il ignore la prudence et applique, semblet-il, un principe cher à George Sand : « je n'aime pas l'argent mais j'aime bien le dépenser »… La mise en garde maternelle ne tarde pas…

« *Je ne sais pas transiger avec l'honneur et l'honneur se trouve dans les petites choses, comme dans les grandes… Le*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aussi. On a encore tiré sur le carrosse du Roi, cette semaine… Ce n’était pas un fou… Et l’échafaud ne dissuade plus les désespérés… »

« Pour faire fortune

Ou éviter le pire…

À la table de jeu, ne jamais permettre à une femme de vous toucher l'épaule. Cependant, les joueurs anglais affirment qu'une jolie fille, debout, derrière leur chaise, pendant qu'ils jouent assure leur bonne fortune…
En cas de rencontre sur le chemin du Casino, d'un groupe de religieuses, d'une femme enceinte, d'un mendiant, ou d'un chat noir, rentrez chez vous… »

Le livre des superstitions,
Robert Laffont, éditeur

III

LA DAME DE FER

La ville changeait d'âme, Paris ressemblait à ses nouveaux maîtres. Napoléon III, Empereur des Français, effaçait les rides du temps, ruelles et maisons aux portes basses s'ouvraient aux lampadaires des grands boulevards. Tout un pan de l'histoire de France basculait dans la modernité du régime des Bonaparte, parcs et jardins, grands magasins, pièces d'eau et baraques foraines donnaient enfin bonne mine à une capitale ne cachant pas son opulence. Paris rajeunissait, massacrant d'une main désinvolte son patrimoine séculaire, bâtissant de l'autre un décor d'immeubles rococo, mais rassurant. Fiacres et calèches inventèrent les premiers embarras de circulation, le grand architecte alla jusqu'au bout en traçant la première ligne d'un chemin de fer dit « de ceinture ». Louis Napoléon redessinait les frontières de la capitale en rêvant secrètement d'un train souterrain, une idée sans doute aussi saugrenue que de vouloir aller dans la lune… Quoique… souriait la Princesse Mathilde, sa cousine…

Une autre ville ! L'expression plaisait bien à la Princesse de Monaco, caressant le rêve avoué d'une cité des plaisirs, d'une oasis de tous les bonheurs, accrochée au rocher de la vieille citadelle. Restait à trouver le magicien qui voudrait bien projeter sur la Principauté cette image de ville nouvelle, sortie de terre en épousant ce gros village perché au-dessus de la Méditerranée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Décidément notre civilisation commence à reconnaître que les femmes ont une âme… Et la signature au bas d'un décret prouve également qu'elles ont de l'intelligence… »

Journal *Le Siècle*, à propos de la Légion d'honneur décernée par l'Impératrice au peintre Rosa Bonheur, 1865

IV

JANVIER 1857, LE CASINO VOUS PRÉSENTE SES MEILLEURS JEUX…

Les regards convergent vers le Rocher. Le dépit de n'être que spectateur, la jalousie de ne pas avoir été choisi, ou plus simplement de vivre si près mais sous d'autres lois, tout cela réveille la colère froide de voisins avides et inquiets. Monaco, enfer du jeu, voilà bien un tigre de papier que l'on aimerait voir se consumer au plus vite. La calomnie, cette mère des mauvais procès, entraîne une campagne de dénigrement tragicomique qui ne s'éteindra qu'au siècle à venir. La tartufferie aiguise la plume des pétitionnaires, c'est un scandale ! écrit-on au gouvernement français. Interdisons ces maisons du péché, ces futurs cimetières de désespérés ruinés ! Un certain Lequeux, policier retraité, se fera le chantre d'une nouvelle littérature : visite guidée du Casino, avec arrêt commenté à la table des désespérés : « Ici on perd jusqu'à 20 000 francs or… »

La frénésie de nuire marie le rocambolesque à la malveillance. Un « ouvrage » évoque une moyenne de deux cents suicides par an. On se pend dans sa chambre d'hôtel, on se tire une balle dans la bouche, pire on se fait assassiner par des malfrats qui vous rattrapent dans les jardins du Casino et vous détroussent de votre nouvelle fortune. Il arrive que de bons paroissiens étrangers s'en mêlent… Ce bon fils de l'Église qu'était Charles III aurait ouvert au diable les portes de son

palais !

On éditera des cartes postales satiriques et féroces, mais pour l'heure nous n'en sommes pas là. En cette année 1857, rien ne bouge, sauf les feuillages des orangers dans les jardins de la villa Bellevue.

Une petite foule mélancolique bat la semelle, sur le pavé de la place du Palais. Le décor de l'actuel Casino ne fait rêver personne, menuisiers et maçons exaspérés attendent d'être payés, d'autres corps de métiers venus d'Italie s'étonnent d'aller passer leur nuit dans des baraques de bois, loin des regards d'une population monégasque qui les a pris en grippe. Certes, les bonnes idées d'un si joli projet ne manquent pas, le Prince et sa mère ont la foi, celle qui soulève des montagnes. Maître Eynault se fait leur interprète et n'obtient que des réponses évasives et des silences polis. Maître Eynaud intervient dans l'urgence, il convient de déposer ses cartes pour les distribuer autrement sur la table du grand enjeu.

Caroline Gibert, battante, cherchait un moyen de relancer son idée, une affaire déjà vieillie comme une locomotive antique au bout d'un trop long voyage. Pourquoi ne pas démarrer tout de suite les grands travaux d'un établissement de mer, tel que prévu ? Encore faudrait-il trouver un autre financier, moins empressé que les imprudents messieurs venus de Paris, aujourd'hui d'insolvables emprunteurs.

L'argent. Il n'y en avait pas non plus pour arracher d'énormes rochers en bord de mer, bâtir des ponts, creuser un tunnel… Pour le train, on verrait plus tard. L'essentiel n'était-il pas de bâtir une route pour les omnibus à chevaux ? Une vraie et belle route, large, fleurie, de Nice la Russe à Menton la rebelle…

La Princesse Caroline ne s'entêtait guère à chercher ailleurs, au-delà de cette vérité toute nue. Accéder par la mer ou par un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« La mer est bien froide et il faut beaucoup de force morale pour se décider à y entrer… Cependant je n'ai pas manqué un seul bain depuis que je suis ici. »

Biarritz, ***Lettre à sa sœur Paca***

V

MONACO, LE ROCHER DES CONVOITISES

« Mon Dieu, Madame, on dirait un tableau ! » La Comtesse de Rayneval avait rejoint les voyageuses à l'avant du bateau et interpellait ainsi l'Impératrice, d'un joli sourire.

Une mer immobile, presque respectueuse, jouant avec les verts et les bleus, accompagnait le yacht impérial sans un soupçon de ride ni de moindre vaguelette. On entrait en rade de Villefranche. Le navire approchait lentement, les remparts ocrerouges de la citadelle, les tourelles de tuiles vernissées se dessinaient peu à peu, en même temps que ce gros village blotti autour de son église. Soudain il y eut une sorte de remous à l'étrave du navire, deux silhouettes sombres semblaient guider le bateau à la surface de l'eau.

« Qu'est ce que c'est… de gros poissons ? s'inquiéta Madame de La Poëze.

Eugénie de Montijo rassura son entourage. Ce n'était que deux dauphins, saluant à leur manière le yacht de l'Empereur des Français. Un troisième exécuta une gracieuse pirouette à tribord. Ce n'était pas des animaux agressifs mais de simples messagers venus des profondeurs marines, guidés par le vent de l'histoire.

On amena doucement les voiles, dans un grincement de chaines. L'Aigle s'immobilisait, les marins jetaient l'ancre, on

gagnerait donc la terre en chaloupe. À l'instant où un grand drapeau tricolore était déployé au mât d'artimon, le tonnerre des canons de la citadelle surprit les passagers. Ce 12 septembre 1860, la superbe rade de Villefranche célébrait désormais son appartenance à l'Empire français.

Louis Napoléon parut, dans son éternel uniforme de soldat, botté en pantalon blanc et veste classique barrée du grand cordon de la Légion d'honneur.

« Bienvenue en cette nouvelle terre de France ! »

Le Marquis de Galife et le médecin personnel de Napoléon III trinquaient d'une légère coupe de champagne. Il n'était que sept heures du matin, la brise de mer bien que peu vigoureuse aidait un soleil paresseux à se réveiller. La journée serait longue, chargée de réjouissances et de surprises. Nice attendait ses souverains dans un décor d'arcs de triomphe et de fleurs, fière de ses oriflammes aux mille fenêtres de ses rues. On attelait, il faudrait prendre un chemin pénible par les collines surplombant la baie de Villefranche. Une route côtière entre les deux villes restait à imaginer, le port niçois s'était révélé impraticable aux cinq bateaux de la flotte impériale.

Qu'importe ! L'Impératrice, émue, affichait son bonheur depuis les premières heures de ce magnifique voyage. La découverte de la mer de glace, la fête de nuit en gondole sur le lac d'Annecy, l'enthousiasme des Savoyards après le plébiscite qui les ramenait dans le giron français, autant de belles images. Demain la Corse, plus tard l'Algérie.

On éviterait donc aujourd'hui les sujets qui fâchent, cette paix hâtivement ficelée au bout d'une guerre éclair en Italie qui n'avait rien résolu au lendemain d'un massacre. Tout le monde était mécontent. Le silence des Anglais, la grogne des Prussiens ne présageaient rien de très amical. La victoire sanglante des troupes françaises à Solferino laissait dix-sept mille morts au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C’est une exigence, « cinq années », lui a-t-on dit, des engagements et un calendrier précis pour que le nom de Monte-Carlo rayonne à travers la planète.

Que votre volonté soit faite ! Comme l’a prédit le conseiller de la Princesse Caroline, le premier train en provenance de France stoppera dans une gare toute neuve, au pied du Casino qui n’a pas encore son allure définitive telle que l’imagine Marie Blanc, complice du très célèbre Charles Garnier. On ne saurait trop insister, la réussite du projet ira au-delà de ce qu’osaient espérer Charles III. Metteur en scène du gros-œuvre de la ville nouvelle, Blanc utilisait les méthodes les plus couteuses contemporaines. Il ne restait plus qu’à donner une âme, à susciter l’envie et la gourmandise, le goût de la surprise. Il fallait une alchimiste et ce fut Marie Blanc.

Le destin de Marie, croisait celui de Caroline Gibert, ce fut elle, l’autre femme qui apportera luxe, raffinement, trouvailles et idées extravagantes. Elle sourira parfois de la mine renfrognée de son époux, le trésor de guerre du petit homme riche de Bad Homburg n’est pas inépuisable, mais Marie ne se trompe jamais. Elle investira son argent propre, soutiendra et créera des organisations charitables. À sa disparition, elle laissera une fortune colossale, un empire pour le futur.

Mais qui sont-ils donc ces deux-là, François et Marie qui attendent depuis si longtemps dans l’antichambre du Palais l’espoir d’apposer leurs signatures au bas d’un protocole ? Et voici que se prépare une révolution dans un décor de pièce de boulevard…

Acte 1. Ici commence l’aventure financière de François Blanc et de son frère Louis, dans les profondeurs de la province fran-çaise, les nouveaux traders boursicotent avec autant d’ingéniosité que de prise de risques. Les voilà au goût du jour de la spéculation. Les noms des Rothschild, Worms, des frères

Pereire sont les références des nouveaux riches. Nos deux apprentis sorciers comprendront vite qu'on ne peut réaliser de juteuses affaires qu'en devançant les soubresauts du marché. De nos jours, cela porte un nom, le délit d'initiés que surveille la COB, le gendarme du monde bancaire. De nos jours, les frères Blanc auraient été mis au violon, histoire de mettre en musique la qualité de leur savoir-faire, en lieu calme.

Comment se débrouillaient-ils pour anticiper les mouvements bancaires, récolter les informations que les moyens d'époque ne permettaient guère de divulguer ? François Blanc et son complice de frère innovent, créent un réseau diabolique, utilisant si besoin est les services gratuits des pigeons voyageurs. Les Blanc gagnent trop d'argent, ce qui va causer leur perte. On les dénonce, ils ne se déroberont pas et feront rire les juges en expliquant avec bonhommie qu'après tout, les plus célèbres financiers de l'Empire inaugurent eux aussi des systèmes acrobatiques. Le tribunal les suivit, jusqu'à un certain point et mit trois années avant de les condamner pour corruption de fonctionnaires et abus de pouvoir. Ils paieraient donc les frais de justice, leur affaire en resterait là. Les Dalton de Courthézon trouvèrent autre chose, de moins exposé, moins dangereux et plus rapidement rentable.

Les frères Blanc ont à peine trente ans quand ils changent leur fusil d'épaule et se précipitent au cœur de la future Allemagne. Ils vont tenter de sauver une petite principauté. Bad Homburg, un bout de territoire en perdition. Boîte à idées et tiroir-caisse en tête, ils lancent le projet d'un casino dans un luna-park pour millionnaires. On rit, on s'amuse, on joue à qui-perd-gagne, on sollicite le hasard dans un écrin luxueux. En 20 ans François Blanc amasse l'une des plus grosses fortunes d'Europe.

Acte 2. Voici venu le temps des métamorphoses en cette fin

des années 1850. François Blanc n'inspire pas une sympathie débordante. La moustache, drue, accompagne l'esquisse d'un sourire mélancolique, le visage rond n'exprime guère la joie de vivre, mais le regard vif et intelligent accroche, suscite la curiosité de découvrir au-delà de son physique de notaire provincial, Blanc le silencieux. C'est vrai qu'il ne s'affiche pas, imperméable à la cour effrénée que lui font les jolies passagères de sa maison de jeu, « il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre ». Blanc joue et gagne, se gave d'idées nouvelles, ne partage rien. Il sait que l'alerte est donnée. Le futur Empire allemand ne transige pas avec la moralité, l'existence même d'un casino est remise en question par l'austère Bismarck. La Prusse devait être un modèle ! Il convenait donc de chercher fortune ailleurs, Fran-çois Blanc se signa-t-il de la main gauche comme le font les joueurs superstitieux ? Le magicien de Bad Homburg effleura de sa baguette la silhouette gracile d'une jeune fille de son loin-tain entourage. Le geste ne devait rien au hasard.

Elle n'est pas spécialement jolie, la fille du maroquinier Hensel mais elle est de la race de ces séductrices de théâtre grâce à une présence rare. Marie séduit, chacun de ses gestes, son regard, le gracieux balancement de ses hanches, tout est séduction. Marie, stupéfaite, est donc l'élue, aimée, choisie pour être la complice des ambitions de son maître à penser. Il va la guider, si peu, la protéger plutôt dans l'antre des grands fauves parisiens. Inconnue hier, à la porte du bal masqué de la grande vie, voici l'égérie du croquemitaine. C'est elle qui précipitera dans les salons de l'autre ville tout ce que la belle époque compte de têtes couronnées, de parvenus suffisants et d'artistes reconnus, de génies et d'écrivaillons en mal de reconnaissance, de plumes célèbres et d'ignorants, de vrais Grands-Ducs et de noblesse décorée. Le jour va se lever là-bas, au bord de cette Méditerranée qu'elle ne connait pas, il conviendra d'y être vue,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d’une marguerite ceinte de sa profession de foi : « Tout vient à point à qui sait attendre » Puis les rires s’éteignirent et l’on passa à autre chose.

À Monaco, Charles III, légitimement impatient, guettait la signature d’un accord solide qui eût scellé l’avenir de ce village changé en métropole. Les Grimaldi et les Bonaparte éprouvaient une sympathie mutuelle. Si vraiment Napoléon III était sur le point de dessiner de nouvelles frontières et de payer un prix raisonnable au Prince de Monaco, ce dernier tenterait d’aller plus loin. Le Souverain exigerait de Paris des mesures qui n’auraient rien d’accessoire afin de sortir de leur isolement la baie et le rocher de ses ancêtres. Train, omnibus, bateaux modernes, fin du défrichement du plateau des Spélugues. Après tant d’échecs, se profilait la confiance en un projet durable, définitif.

François Blanc travaillait au plus près de Maître Eynaud à la rédaction finale du document, les premiers versements seraient faits, signe des temps nouveaux, simultanément, le jour de la signature. Le Prince Souverain entendait franchir une marche supplémentaire, la nouvelle Société des bains de mer prendrait à sa charge la totalité de la mise en œuvre de « l’autre ville ». Peu à peu Charles III recentrait ses décisions sur un autre profil de la Principauté, ouverte au monde. Ainsi naquit l’ordre de Saint-Charles, que l’on décernerait aux seules personnes s’étant distinguées par leur service rendu à l’État et au Prince.

Caroline Gibert se sentait écoutée, le Casino serait bâti au cœur de la ville nouvelle, en face du Rocher. Les jeux seraient interdits aux seuls Monégasques. On montrerait ainsi le souci de faire venir les étrangers et, pourquoi pas, de leur donner envie de ne plus quitter cet endroit de rêve devenu réalité.

Marie, impatiente attendait l’ordre de rentrer. Il lui fallait encore apprendre, coordonner ses idées. Un jour prochain son

enthousiasme la consacrerait sans doute comme l'autre femme, celle qui après Caroline Gibert aurait signé une naissance. D'autres encore attacheraient leurs noms à la notoriété du futur « Monte-Carlo », Sarah Bernhardt, Caroline Otero, Adelina Patti, Melba et la fine fleur des divas d'opéra… quelques inconnues célèbres et gourmandes. Le temps du bon accord n'était plus très loin. Chaque visiteur devrait aller d'étonnement en surprise, la féerie de l'inattendu, un art nouveau de séduire les esprits les plus blasés.

Un soir de printemps 1862, Marie, escortée de l'empressé Bertora, fit son entrée au Grand Hôtel Intercontinental. On inaugurait donc le plus élégant des palaces parisiens, vêtu de marbre rare et de feuilles d'or. Théâtre hôtel en plein cœur de Paris, l'Intercontinental éclatait de mille feux tel un diamant. Offenbach dirigeait l'orchestre de l'Opéra ; de la Concorde à la rue de la Paix, les équipages faisaient le spectacle pour le bonheur d'une foule venue applaudir les nouveaux arrivants. L'Impératrice, séduite et curieuse, avait voulu tout voir, parcourant les suites et les salons privés, les cuisines mystérieuses et le jardin d'hiver. Dieu, quelle agréable demeure !

Charmant ludion, trottinant d'un groupe à l'autre, envoyant des baisers aux inconnus, la belle Hélène venait de faire son apparition. Éblouissante, coquette, belle à faire se damner un saint, la délicieuse et indomptable Hortense Schneider buvait des yeux tous ces regards attentifs. On se bousculait, on la dévorait, elle savait être drôle, malicieuse en marchande mondaine et donnait le sentiment de jouer devant un parterre le rôle qu'elle tenait en scène quelques minutes plus tôt. Sans forcer son talent, la Schneider était à l'aise partout, à table, en calèche à chevaux blancs qu'elle conduisait elle-même, au lit… La vie de la diva de l'opéra bouffe n'était plus qu'un grand théâtre lyrique. On lui écrivait ses triomphes sur mesure qu'elle

offrait à un public conquis d'avance. Grande amoureuse mais capricieuse, se moquant des usages comme du convenu, Hortense la magnifique choisissait évidemment ses amants au sein d'un escadron de courtisans aux têtes couronnées.

Elle faisait envie, le savait et jouait de tous les artifices de son art. Chère, très chère Hortense Schneider, qui comptait ses cachets en milliers de francs or…

Quelle créature ! songeait Marie Blanc, que frôlait un tourbillon de soie brillante, de tulle et de satin, de cette mousseline si légère que retenaient les fines dentelles. Les couturières de la belle Hortense étaient venues en reconnaissance, jeter un œil sur les tapis de l'hôtel international, on exigerait que tout soit en harmonie…

Bientôt, nous construirons nous aussi un opéra bouffe, les femmes les plus riches de la planète y auront leurs habitudes et le public qui fait ou défait les succès applaudira les évènements musicaux écrits et choisis pour les célébrissimes soirées de Monaco. Elle rêvait du meilleur, Marie, et souriait. François Blanc s'entêtait non sans raison sur le premier voyage d'un train arrivant en gare de la Principauté, Blanc imaginait un nouveau paysage de parcs et de villas, fausse note interdite…

Ce siècle de toutes les découvertes était si difficile et si peu charitable… le monde n'aimait guère la musique de Berlioz et l'Impératrice ne goûtait guère une autre bonne mesure que celle de son pianiste préféré, Waldteufel, maître à danser des polkas et des valses de Vienne. Insouciante, sûre d'elle, Pauline de Metternich s'était entichée jusqu'à l'idolâtrie d'un nouveau roman-tisme musical, l'auteur de ce bouleversement s'appelait Richard Wagner. On monte contre vents et marées la première de *Tannhäuser* du favori. Le public ricane, s'exprime bruyamment, les gens sont venus pour contester, à priori. Xénophobe antigermanique, le public parisien met à mal l'auteur du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C’est bien ainsi, elle ne peut rencontrer le regard de la maison du péché, de cette banque de toutes les perversions, le Casino…

Caroline Gibert a 70 ans, l’œil vif, les sens toujours en alerte, mais la discrétion chez elle demeure une arme absolue. Elle n’a rien dit durant l’échange entre son fils et le nouveau maître de l’autre ville. Marie sait bien que le Prince ne décide rien sans le conseil affectueux de sa mère. Marie est très renseignée, elle ne fera pas d’erreurs, Bertora fait bien son travail de guide. Marie ne rêve pas dans les étoiles, à l’imaginaire elle préfère la lecture des gazettes, son attention aux rumeurs politiques et s’amuse de la polémique de la presse niçoise, aussi inquiète que jalouse. Toute avancée du projet monégasque suscite une nouvelle volée de bois vert.

« Monaco, repaire de sorciers, paradis des suicidés, croupiers vautours au teint jaune. »

Ce sera bien pire à l’avènement du futur Prince Albert I^{er}, à la naissance de la carte postale satirique, bête et méchante. En un an le nombre de joueurs n’a cessé de grimper. Mieux, le tout neuf hôtel de Paris est en train de fidéliser une clientèle de curieux de premier choix. Gens de lettres, intellectuels, Princesses et Comtesses russes, idolâtres du dieu hasard, fêtardes distinguées qui iront parfois jusqu’à la ruine. L’amorce du succès des Blanc, leurs disponibilités financières déclenchent une flambée d’aigreur hors les murs de la Principauté.

Le Prince Charles aura encore le temps de lire, ou plutôt de se faire lire avant sa disparition, les morceaux choisis des écrits d’un certain Marcus de Vèze. Sans un brin d’humour, fûtil noir, Monsieur de Vèze est donc l’auteur d’une histoire des crimes et suicides du « tripot de Monaco ». Coups de pistolets, pendaisons, suicides sur la voie ferrée à Nice, sauts dans la mer

depuis des chemins escarpés, empoisonnements, les suicidés et les victimes d'assassinats disposent de toute la panoplie du désespoir ou du crime pour en finir avec l'infortune…

L'historien de cette ballade des pendus ne vérifie rien hélas ! ou si peu. Toute mort violente ou disparition à la frontière de la Principauté ne peut être selon lui qu'un évènement lié au sort funeste de la roulette monégasque…

Le tragique, lorsqu'il devient crédible, ne manque pas de dignité, voire d'un certain romanesque. À Monaco même, des candidats à un monde meilleur ont décidé d'en finir, sur place, avec la honte qui les accable. Ainsi le malheureux client de cet hôtel sis à l'entrée de la Principauté, découvert par sa logeuse baignant dans son sang.

« Madame, je me suis tiré un coup de pistolet, je ne supporte pas d'avoir perdu les 28 000 francs que j'avais apportés. Pardon d'avoir fait ça chez vous, je n'avais plus la force d'aller me noyer. »

Il mourut à l'hôpital, après avoir mis en évidence sur sa table de chevet une photo du Casino. Il y avait écrit : « maison de perdition, bonne à brûler »…

De l'eau, on en trouvera aussi à La Condamine, là où l'orange et le citron reculent. On construit, on défonce le sol, une route plus large grimpera d'ici jusqu'à l'esplanade de l'hôtel de Paris. La route passera devant cet hôtel particulier dont Madame a autant envie que de besoin. Ce sera chez elle, ces cent pièces intimes, qui seront un jour le Grand Hôtel, puis l'International Sporting Club, le monument durable d'une certaine image de la Belle Époque…

Depuis son retour en Principauté, Marie la Chance porte bonheur à François Blanc. Le Souverain monégasque aboutit enfin à cette union douanière avec la France, voilà qui conforte l'indépendance et la souveraineté du pays. Finies, les fouilles

des bagages des élégantes venues de Nice ou de Cannes. Oubliées les liaisons longues et dangereuses du vieux *Palmaria* que rem-place un *Charles III* flambant neuf.

Monsieur François montre cependant un œil triste. Trois ans après avoir signé l'acte de naissance de la nouvelle Société des bains de mer, Monsieur Blanc fait part de son inquiétude. On dépense trop, ses associés n'en croient pas un mot, on investit et tout est dit. François Blanc quitte son fauteuil, salue d'un signe de tête les administrateurs, se retourne soudain :

> « Je vais à Paris, mes chers amis. Voir Monsieur Haussmann. Il a promis son aide. Cannes et Nice ont maintenant leur train. Nos travaux sont longs, trop longs. Cette affaire de gare n'est toujours pas réglée. Monsieur Haussmann est tout-puissant. Il croit, je le sais, à l'avenir de "Monte-Carlo". »

Monte-Carlo ! Qui a parlé de Monte-Carlo ? Marie savait. Blanc n'en dira pas plus, attendant la nouvelle ordonnance princière qui fera des Spélugues le tout nouveau « Monte-Carlo ».

Il devait éprouver un peu de ce contentement qu'il lit sur les visages qui l'entourent. François blanc reste de marbre, préoccupé par les fausses rumeurs et les vraies indiscrétions qui filtrent de Berlin. Une amie de l'Impératrice se fait l'écho de conversations pour le moins inamicales envers l'Empire français

Les Prussiens, secondés par les troupes italiennes, ont mis les Autrichiens en déroute à la bataille de Sadowa… Inattendu… pour une fois Monsieur Blanc n'a pas misé sur le bon cheval…

« Mes pilules… »

Il ne se sent pas très bien, s'essouffle en trois marches d'escalier, redoute la montée d'une certaine petite douleur dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Mon père m’a donné l’exemple du devoir accompli dans son infatigable travail et du malheur courageusement subi. »

C’est vrai. Le Souverain monégasque ne montre jamais sa souffrance, celle d’avoir perdu son épouse Antoinette de Mérode, quelques années plus tôt, celle de lutter contre cette cécité qui le menace d’année en année.

François Blanc a d’autres soucis, même s’il a aussi de bonnes raisons d’entendre les rumeurs allemandes. Dans quelques semaines, au plus quelques mois, Monte-Carlo lancera officiellement le train sur les rails du succès.

Mais il manque toujours la référence culturelle, ce carrefour des divertissements élégants qui parachèverait son chef-d’œuvre. Il réfléchit, seul, de plus en plus seul. Marie voyage, s’éloigne, imagine un dessein grandiose au-delà des seules tables de jeu. Elle y pense depuis longtemps, à cet Opéra qui fera courir le monde.

Bertora sait tout cela, Charles Garnier, l’architecte-poète du Grand Opéra de Paris, a cru entendre une rumeur, vite éteinte, celle d’un projet qui n’est jamais sorti de ses cartons… Prématuré.

François Blanc est-il heureux ? Qu’importe, Blanc joue et gagne ses batailles, toutes, une par une. Monsieur Blanc, il est vrai, inspire plus de méfiance que de sympathie chaleureuse. Le Prince Souverain lui-même admire l’habileté financière du personnage mais n’aime guère l’homme… ni sa manière brouillonne de se défendre contre les campagnes de presse. L’opacité de la fortune personnelle du « sauveur » pose également question…

La patience n’est pas la vertu cardinale de l’homme du Casino alors qu’il touche au but… Pour l’heure les trains qui roulent vers Monaco ne sont que des rames d’essai. Il convient

d’aménager au mieux le pittoresque d’un paysage mutilé, de faire disparaître les traces des chantiers, des entailles et remblais de terre et de cailloux. Ponts et tunnels donneront alors l’impression d’avoir toujours existé. Le train lui-même doit être irréprochable, depuis le confort d’un appartement roulant jusqu’aux modestes wagons de banquettes de bois des troisièmes classes… Les progrès ne se feront pas attendre, locomotives puissantes, voitures postales, aménagement pour animaux de compagnie qui ne sont pas admis en première…

L’arrivée du train inaugural de voyageurs se fera donc à l’automne, le 19 octobre, en espérant un beau temps complice. L’annonce faite, c’est la ruée, la bousculade, les trois cent cinquante places disponibles sont enlevées en quelques heures… Ce n’est pas assez face à un tel engouement… On évoque une fête somptueuse, des réjouissances populaires comme le souhaite le Palais Princier.

Hélas ! en cette fin octobre 1868, il pleut à verse, un véritable déluge salue ce premier voyage, écrasant les chapeaux claques, retournant les parapluies. Les premiers râleurs se font entendre, ceux des troisièmes, trempés jusqu’aux os… Trop chères, les inconfortables banquettes.

On fera donc mieux le mois suivant, beaucoup mieux pour la fête nationale monégasque. Le convoi avec à son bord une foule d’invités célèbres est accueilli en gare de Monaco par 21 coups de canon, comme pour une naissance… Des calèches fleuries, tout justes sorties des ateliers du charron, sont attelées à quatre chevaux blancs, avec laquais et harnachement de fête.

Bienvenue à Monte-Carlo ! malgré les escarbilles, l’odeur de fumée, la surprenante petitesse de la gare si chère au cœur de François Blanc… Marie s’étonne, ironise tout bas, tout doit être fait dans l’excellence à Monte-Carlo… L’imaginative « Lady Monte-Carlo » vient d’organiser pour la première fois une vente

d’objets d’art et de bijoux historiques, dans la grande salle de son cher café Divan. Une idée folle, une marque de qualité pour un siècle en dépit de trois guerres à venir.

On admire, on s’étonne, on se fait expliquer cette aventure technique pour le fer, le bois, l’acier et… le béton. C’est quoi, le béton ? demande-t-on à ce jeune ingénieur invité d’honneur de ce jour d’histoire. L’homme dans ses réponses semble déjà appartenir à l’autre siècle, il s’appelle Gustave Eiffel.

Voici donc le Tout-Paris, ou peut s’en faut, posant le pied pour la première fois sur le sol de Monte-Carlo. Dix ans ! Dix ans de discussions, de travail acharné, dix ans de cour auprès des puissants et de caisse noire pour les pots de vin. Voici enfin ce train du luxe et des plaisirs, portes ouvertes à toute vapeur sur l’empire des jeux. Émotion. Tout n’est que jardins, fontaines, illuminations, elle a de l’allure, la compagnie des carabiniers déployée entre la gare et l’hôtel de Paris. Quatre trains spéciaux sont attendus, une corne retentit, un personnage galonné d’or, casquette rouge, brandit une lanterne inutile sous la pluie battante, un second train sera là dans quelques minutes.

La maison Impériale a délégué Achille Fould. Labiche… Alphonse Karr, les frères Goncourt et bien sûr le très souriant Baron de Rothschild sont de ce second voyage. Le petit peuple de Monaco s’est installé derrière les barrières, on reconnaît parfois ces gens riches que la curiosité de la découverte entraîne vers la Principauté.

Le Prince Napoléon a préféré venir en bateau. Eugénie de Montijo de Menton, en voisine heureuse de fuir le brouillard glacé de son exil hivernal. Comme il doit être bon d’habiter ici ! la vie lui indiquera plus tard une langue de terre et un éboulis de rochers pour y bâtir sa plus belle maison.

Jérôme Napoléon et Eugénie s’éviteront, ils se détestent depuis le premier jour du mariage impérial. L’Impératrice a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

effet désastreux si Bismarck, se saisissant d'un gros crayon n'en avait maquillé les termes :

> *« Sa Majesté le Roi de Prusse a refusé de recevoir encore une fois l'Ambassadeur de France et a fait dire au même par l'aide de camp de service que Sa Majesté n'avait plus rien à communiquer à cet Ambassadeur. »*

C'est le mensonge du siècle, l'offense, le mépris allemand affiché, l'impardonnable humiliation dans la forme et le fond. C'est la guerre… la guerre enfin ! Le distingué Gramont se gardera bien de convoquer Benedetti et d'entendre le témoignage de vérité de sa bouche. Bismarck a obtenu ce qu'il voulait, la guerre selon une initiative française…

Paris répond à Berlin, les hostilités sont déclarées en cette fin juillet 1870.

Contraint de prendre le commandement en chef d'une armée désorganisée mais héroïque, Napoléon III prend la route de Metz. Le petit Prince Impérial accompagne son père du haut de ses quatorze ans, gage de confiance, message au peuple de France, que tachent pour la première fois en public, les sanglots d'Eugénie, Impératrice et mère.

À Monaco, le Prince Héréditaire Albert prend l'uniforme, son choix se porte vers la Marine nationale avec le grade de Lieutenant de vaisseau. Charles III vient d'adresser un message d'amitié et de soutien à Napoléon III.

Le mois d'août de cette même année est un désastre, quelques coups de force, des batailles qui entreront dans l'histoire et le sacrifice des armées de France n'empêcheront pas le feldmaréchal von Moltke d'écraser au canon les premières troupes françaises réfugiées dans la cuvette de Sedan. Le 2 septembre, Napoléon renonce à la tentation d'une percée légendaire. La légende aurait sans doute coûté la vie à trente ou

quarante mille soldats. Il ne reste plus qu'à détruire les armes, à bruler les drapeaux et rendre les pièces d'artillerie inutilisables. On bat en retraite… Une dépêche tombe sur le bureau de campagne du Roi de Prusse :

« *Monsieur mon frère, n'ayant pu mourir au milieu de nos troupes, je n'ai plus qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.*

Je suis de votre Majesté, le bon frère, Louis Napoléon. »

Dès le déclenchement de la guerre, au cœur de l'été, un mauvais vent passa sa mauvaise humeur sur la Principauté de Monaco. Quel devenir pour la planète du jeu et des fêtes extravagantes ? François pensait à Marie, Lady Monte-Carlo ne risquait-elle pas un désaveu public ? Marie redevenait Frau Hensel, dont une partie de la famille se coiffait du casque à pointe aux premières lignes. Et lui, François Blanc, de quelle marge de manœuvre disposerait-il si d'aventures les choses tournaient mal en Europe ? Le riche homme d'affaires de Bad Homburg aurait tout intérêt à fermer le Casino pour quelque temps et devancer ainsi des évènements désagréables. Prudent, Charles III épousa la réflexion de Monsieur Blanc. Le Prince avait cependant noté avec surprise l'attitude des étrangers. Certes on ne se montrait plus beaucoup au Casino et dans les lieux de plaisirs, mais à Monte-Carlo, comme à Nice ou à Cannes, Russes, Anglais et Américains demeuraient sur place. C'était un peu comme si cette guerre aux frontières de la Prusse ne les concernait pas.

Pourtant au lendemain de la capitulation des troupes à Sedan, l'agitation gagnait Paris et les grandes villes de province. La déchéance des Bonaparte était proclamée, les insignes de l'Empire volaient en éclats sous les coups de marteau. Les

insurgés de la Commune installèrent leurs « canons du peuple » depuis Montmartre jusqu'à l'ouest de la capitale. Marseille et Lyon ouvraient leurs portes à la foule en colère et Menton retrouvait ses accents de cité révolutionnaire. On voulait résister, ne pas admettre l'humiliation de la défaite et construire une nouvelle société sur les débris du Second Empire.

En revanche, un silence étrange s'était abattu sur Nice, une forme de dépit dix ans après la grand-messe du rattachement à la France. Il ne manquait pas d'esprits à l'ironie méchante, attendant les futurs déboires de Charles III, l'ami connu de l'Empereur déchu… Le calme régnait, les pouvoirs publics avaient leur ville bien en mains.

Et c'est à l'heure où les bombes allemandes tombaient sur certains quartiers de Paris, que Marie et François Blanc assistèrent à un début de retournement de l'opinion. Cafés, restaurants, promenades de curiosité au café Divan, tout cela coûtait fort cher… Monaco résistait à l'indifférence et aux précautions. Les villes voisines mettaient leurs lampions en veilleuse, leur économie s'asphyxiait lentement. À Monaco, la vie reprenait. En conseil de famille, Caroline Gibert, Charles III et Albert décidèrent la réouverture du Casino. Les étrangers retrouvaient le grand escalier de l'hôtel de Paris. Opportuniste, Fran-çois Blanc entend participer à l'effort demandé aux Français. La note est salée, Bismarck a fixé a cinq milliards de francs la dette de guerre que devra assumer la nouvelle république. Voici Monsieur François, le patriote, désormais bienfaiteur franco-germano-monégasque, abandonnant son statut à haut risque et versant sa quote-part généreuse au Trésor de la ville de Nice…

Embrassons-nous Folleville ! Le commerce de Cannes et de Nice repart à la conquête de nouveaux jours. La fermeture même provisoire du Casino de Monte-Carlo menaçait la survie des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jour. Il lui semblait que les enfants du premier mariage de François Blanc ne'étaient pas des foudres de guerre à l'échéance d'une succession bien lointaine… À quarante ans, la fille du cordonnier Gaspard Hensel pouvait voir venir, briser les convenances et étonner son monde.

Il manquait toujours à Monte-Carlo, l'image d'un port d'attache de grand prestige. On s'y amusait, on jouait, mais on n'y créait rien de durable… à part le bonheur. Il devenait urgent d'attirer écrivains, gens de théâtre, musiciens et divas d'opéra, artistes des plaisirs de la table. Opéra, Opéra Théâtre, elle n'avait jamais abandonné l'idée de lancer sa propre saison. Opéra et théâtre ne seraient jamais un alibi culturel, mais porteur d'un retentissement mondial…

Elle allait leur montrer, dans quelques heures, à ces gens de plumes en quête de fracassant, ils ne savaient pas encore.

Elle en salivait de plaisir, affutait son sourire dominateur, ses mimiques d'enjôleuse… Elle les réunirait autour d'une coupe de champagne, juste un peu avant l'apparition de la plus inattendue, la plus inaccessible, celle qui déchainait une émeute après trois pas dans la rue. Sarah Bernhardt ! L'autre femme de l'autre ville. La grande Sarah, son amie, estampillant l'art en Principauté pour l'éternité. Sarah, la folie et le génie.

Marie Blanc pensait à nouveau aux écrits incendiaires d'Henri Taine. Il y aurait toujours l'heure des grandes prêtresses tombées de leur lit vers midi, étouffant avec une feinte indifférence leurs applaudissements dans leurs jolies mains gantées de satin… Quand même… Les temps changeaient tout dou-cement. Les nanas de Zola, effrontées, donnaient dans la célébrité. Les banquiers, les Grands-Ducs et les hommes d'État les montraient comme on montre un bijou. Monsieur Zola n'y était d'ailleurs pour rien en dépit de la haine de ses contemporains… L'avalanche d'insultes toucha-t-elle l'auteur de

l’assommoir ?

« Sa spécialité, c’est la fange, il croit qu’il peut exister un Michel-Ange de la crotte ! Scènes révoltantes, sentiments ignobles », enchaîne le *Figaro*. Et Victor Hugo en termine ainsi : « Tant qu’il n’aura pas dépeint un pot de chambre plein, il n’aura rien dit ».

Prudentes, distantes, les catins se multiplient et se donnent le moyen du paraître de bon goût. L’argent les fascine. Elles en arrivent, dit-on, à épouser des fiancés vieux et sans charme…

Marie serait la bienfaitrice et veillerait à la qualité de son public. Monte-Carlo ne serait jamais le boulevard parisien, le bal canaille de Mabille, pas plus que le café Braillard de Teresa et de ses chansons de corps de garde. Madame veuve Blanc avait beaucoup appris au cours de ses longs séjours d’apprentissage parisien, au gré des humeurs de la meilleure société et d’une moralité en chute libre…

Tout allait si vite… On s’était trompé, enivrés par le mensonge franchouillard. « À Berlin ! » Personne n’était allé à Berlin et les uhlans de l’empereur d’Allemagne faisaient cuire leur soupe sous les murs de Paris. Le slogan avait fait flop. Des rues exhalaient encore l’odeur âcre du sang de la commune. Quelle époque ! Des femmes d’exception aujourd’hui seraient un jour de simples citoyennes. Louise Michel, la vierge rouge d’une révolution communarde ratée, Delphine de Girardin, bel esprit de salon, journaliste à la mode… Et George Sand, malgré sa tête d’honnête homme, ricanait ce salaud de Dumas. Et Schneider, Hortense Schneider qui se moquait sans vergogne du jugement populaire. Offenbach n’avait-il pas sangloté au soir d’un grand concert où sa diva préférée n’était jamais venue, indifférente, libertaire et mal élevée ?

Les vraies, les grandes divas, celles des belles ovations des grandes scènes, donneraient la note à Monte-Carlo. Quand ? À

très vite.

Monsieur François connaissait la grande idée de Marie, ce projet fou d'Opéra du monde ne lui déplaisait pas, seules les conséquences financières le terrorisait.

Marie avoue devant ses proches qu'elle n'a jamais considéré l'empire des jeux comme une fin en soi, plutôt comme un succès triomphal dans un environnement de rêve. Un simple moyen de faire de l'argent, beaucoup. Parvenir au but de toute une vie, c'était faire de Monte-Carlo une place forte de l'opéra, du théâtre, de la musique et des ballets. Voici donc que se des-sine un charmant complot.

Son complice, Charles Garnier fut donc le premier conjuré d'un projet de folie. On bâtirait le plus bel écrin du monde, le plus petit, le plus exquis, une bonbonnière héritée des cartons de son chef-d'œuvre parisien, enfin terminé grâce à l'argent de François Blanc.

Garnier était-il un génie de l'architecture ? Sans doute, si l'on a en mémoire la chaleureuse ovation d'un public debout à l'inauguration de l'Opéra de Paris. Force avait été de laisser en plan le temple de la musique pour cause de guerre. Charles Garnier avait fait transformer le grand foyer en hôpital de campagne et découvert une immense nappe d'eau sous l'Opéra capable de subvenir aux besoins des Parisiens en cas de siège… Les événements avaient d'ailleurs repoussé toute discussion aigrelette autour de ce palais des arts que l'Impératrice n'aimait guère. Carpeaux avait dû repartir avec son groupe sculpté pour la façade. La danse avait été jugée indécente, choquante.

Étudiant modeste, Garnier ne manquait jamais d'inspiration, s'offrait parfois de somptueuses frivolités avec l'argent des autres et la haute protection de son dieu, le Baron Haussmann. Promenant le physique ingrat d'un héros de Cervantès, le jeune surdoué exploitait avec assurance des décisions qui n'étaient pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XII

ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Cela commença par un léger frémissement, presque imperceptible. À cet instant précis, elle ouvrit les yeux, la jeune héritière du marquisat de Kernadec avait à peine eu le temps de prendre peur. La corniche de bois doré au-dessus de la porte du cabinet d'aisance, présentait tout à coup une fissure visible à l'œil nu. Ganaelle de Kernadec ne prêta aucune attention au phénomène. Elle avait une importante décision à prendre, échanger sa robe d'un Mardi gras de folie, contre une autre beaucoup plus sage, avant une ultime collation, tout au bout d'une nuit blanche. À l'âge où l'on débute dans le beau monde, elle battait des mains, près des tables de jeux où son vieux fiancé fatigué venait de ratisser quelques milliers de francs.

Cinq heures du matin. Elle mourait de faim et chuchota son envie à l'oreille de sa nouvelle meilleure amie, Irina Petrova Idolenko. L'hôtel de Paris se ferait un plaisir autant qu'un devoir de préparer le thé et les amuse-gueules que réclamait cette heure matinale.

Elle posa la main sur la poignée des toilettes et crut sentir comme une vibration.

« Je tremble, je suis fatiguée… »

Cabinet d'aisance, cabinet de réflexion, plaisantait-elle. Ganaelle restait ainsi de longues minutes à se mettre en scène au

seuil d’une prometteuse aventure. Elle jeta sur le sol le pantalon frou-frou de son linge intime et posa une fesse nue et circonspecte sur la porcelaine glacée de l’endroit le plus reposant de la planète.

Mais ce matin, elle n’eut qu’une poignée de secondes avant de sentir la panique bloquer ses gestes. La porte de la chambre donnant sur le salon se referma toute seule, comme sous le plus violent des courants d’air. Puis il y eut une sorte de rugissement, de roulement de tambour… De la peinture se détachait du plafond. La jeune femme regardait, incrédule, le grand tapis jonché d’éclats, une autre porte s’ouvrit et se ferma encore une fois toute seule.

« Je suis malade, je suis ivre, je rêve éveillée… » Son mal de mer de la veille par temps hivernal revenait, sans doute le bateau avait fait demi-tour plutôt que de décevoir ses passagers en croisière pour San Remo. Elle se laissa tomber sur un canapé, puis se dressa d’un bond et courut demi nue jusqu’au grand lit refuge comme une enfant terrorisée, enfouissant sa peur dans les oreillers. Elle fit trois pas, peut-être quatre avant d’être jetée par terre, se traîna jusqu’à la grande porte-fenêtre. Elle s’agrippa à la cordelette de la sonnette d’appel de la femme de chambre. Personne ne vint. Ganaelle se résolut à soulever la lourde espagnolette, avant de repousser d’un vigoureux coup de poing les volets de bois. Il faisait encore nuit noire, ce qu’elle vit l’empêcha de pousser un cri. Le grand palmier et le vieil olivier qui dévoraient sa vue sur la mer penchaient tragiquement sur la droite, comme si une force invisible avait voulu les déraciner. Jamais une tempête de sa Bretagne natale ne lui avait causé un tel effroi.

Elle sauta sur sa robe de voyage, ramassa une paire de bottines et se précipita pieds nus dans le couloir.

Des gens en chemises de nuit, surpris dans leur sommeil,

cherchaient eux aussi une réponse dans une langue qu'elle ne comprenait pas. Elle descendit avec précaution le grand escalier dans l'obscurité totale. Hommes et femmes se précipitaient dehors, il y avait des cris, on cherchait les siens, des amis, beaucoup étaient encore à l'intérieur de la grande salle du Casino, privée de toute lumière elle aussi… Pietr Ivanovitch, l'homme de sa nouvelle vie, demeurait introuvable, sûrement à l'abri dans les jardins de la maison de jeux.

Petit à petit, la place s'emplissait de fuyards, les premières calèches arrivaient, on parlait de secourir d'éventuels blessés. Peut-être y avait-il des morts… Le ciel s'était tu maintenant, la terre ne grondait plus, quelqu'un avait vu la grande tour de l'horloge du Palais Princier partiellement détruite. Le Casino et l'hôtel de Paris ne semblaient pas avoir souffert de ce qu'il fallait bien appeler un tremblement de terre… Les heures passant, on apprit qu'à Nice, des maisons s'étaient effondrées. Le train fonctionnerait-il encore ? Certes, on gardait son sang-froid mais il conviendrait de fuir au plus vite autant qu'en bon ordre ce lieu de malédiction. Le diable sans doute en riait encore. Des villages de montagne étaient, disait-on, désormais inaccessibles et l'on murmurait que des secousses de plus en plus violentes avaient fait des dizaines de morts sur la côte italienne. Des malheureux coincés sous des tonnes de débris n'avaient pu se dégager de l'affreux piège que combattaient volontaires et soldats, à la pioche, à mains nues.

On imagine quel déferlement de bêtises suscita le séisme de ce Mardi gras 1887. Les croyances stupides que l'on pensait enfouies dans les mémoires depuis la nuit des temps, désignaient la vengeance céleste contre l'empire du jeu et sa maison du vice. Le phénomène annonçait sûrement des événements plus funestes encore. Une tempête anéantirait prochainement le Rocher, engloutissant Monte-Carlo dans les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

certaine vigilance qui chasse tout risque de vieillissement. On ira donc jusqu'au bout du projet, au-delà de l'année 1895, avec l'ouverture de magnifiques bains de mer, les thermes de Valencia. Comme il est loin, le temps où une partie du corps médical déconseillait les bains en eau de mer !… Curiosité, découverte, bien-être, le gotha des cours royales et des républiques auto-proclamées se rue au bord de la Méditerranée. Désormais, il n'y a pas qu'une seule saison d'hiver. L'idée d'enchaîner sur un séjour estival est déjà lancée par les concurrents et amis italiens.

Est-il encore nécessaire d'investir dans la publicité ? Voici l'Empereur d'Autriche, le futur Roi d'Angleterre, une armée nouvelle de Grands-Ducs, les très républicains Gambetta et Mac Mahon et l'Impératrice Eugénie. La veuve de Napoléon III et Sissi, son amie Élisabeth d'Autriche-Hongrie…

Eugénie et Sissi ne séjournent pas à Monte-Carlo. Aux fêtes délirantes, aux nuits blanches et or de la Principauté, les deux Impératrices préfèrent la quiétude du cap Martin qu'un joli sentier sauvage relie en une heure à Monaco. C'est sur ce modeste chemin qu'un matin clair du mois de janvier, Eugénie de Montijo aperçoit, stupéfaite, les sommets enneigés de la Corse. La Corse ! L'île des Bonaparte. C'est ici, qu'à cet endroit même, l'ex-Impératrice des Français fera bâtir sa maison, qu'entourera un jardin immense dégringolant jusqu'à la mer. Sissi habitera le Grand Hôtel du cap, de la main de l'inventif architecte Tersling. Il est aussi le signataire de la villa Cyrnos, la superbe demeure d'Eugénie, protégée, demeurée intacte, grâce au coup de cœur de son actuelle propriétaire. Sissi n'a plus que quelques années à vivre, assassinée à Genève comme on le sait en 1898. Étrange personnage ! Depuis l'âge de 35 ans, elle interdit qu'on la photographie, fait installer cordes et trapèze dans sa chambre, elle découvre avec amusement l'eau de mer

chauffée des thermes de Valencia et un concept qui s'appellera un jour la thalassothérapie. Eugénie, en grande amitié avec le Prince Albert, est née en 1826. Très âgée, elle ne cessera jamais de voyager, de faire de la politique, elle décédera à 94 ans. L'épouse de Napoléon III aura vu disparaître en un peu plus d'un demi-siècle tous ceux qu'elle aimait.

Quelles que soient les dépenses engagées à Monte-Carlo, les recettes des jeux couvrent toujours largement les besoins de l'État. Monaco peut donc continuer légitimement à défiscaliser ses habitants et leur proposer selon candidature, la nationalité monégasque. En trente ans, les tables de jeux ont doublé leurs bénéfices.

Ainsi, éclate une fois encore, une querelle orchestrée faute d'autres arguments par la jalousie et la convoitise non seulement des voisins, mais d'un concept international.

Bismarck, l'orgueilleux Prussien, à la tête du nouveau gouvernement de la grande Allemagne, lance un premier pavé dans la vitrine monégasque. Le vainqueur de la guerre de 1870 en appelle à la France ! À cette gouvernance qui a signé des accords particuliers avec la Principauté de Monaco. Arrêtez ce scandale ! Puis ce sont les Italiens qui renchérissent avec la création d'un organisme européen, pour que disparaissent les casinos. Gambetta embouche le même porte-voix, au nom de la morale. Puis les Russes rejoignent le camp des aboyeurs vertueux. Les Anglais entrent dans le chœur des vociférations, mais pas en nom propre, en publiant les cris d'orfraie d'autres protestataires indignés. Certains parlementaires français n'y vont pas non plus par quatre chemins. Sous la plume du Sénateur Pelletan et du Député Casimir-Perier, circule une lettre accompagnée de quatre mille signatures.

« Les jeux publics, en Principauté de Monaco, enclave de la

France, sont devenus un foyer de corruption, un centre d'influences malsaines. »

Le pire est à venir, menacent les signataires.

« Les jeux de Monaco attirent et retiennent dans les villes voisines tout un peuple de gens corrompus vivant du vice et s'efforçant de le propager. »

Lettre morte. Haussements d'épaule. La qualité des spectacles produits à Monaco est telle qu'elle ruinera les plaintes des défenseurs de vertu. À cela s'ajoute la perception évidente de l'action humaniste du Prince Albert I^er^. Les campagnes scientifiques du grand marin explorateur retiennent l'attention de la communauté internationale. Nous sommes au temps des récompenses, des congrès et des médailles d'or, bientôt Albert I^er^ sera nommé à titre étranger à l'Institut de France. Ses découvertes font autorité et ses mêmes campagnes océanographiques s'illustrent dès 1897 par l'utilisation du cinéma. Mais comment fait-il pour être sur tous les fronts ?

Le voici au guidon de la première motocyclette Beeston-Humber, découvrant les routes caillouteuses pour des parcours ambitieux à travers les Alpes. Nous sommes en 1897. Le *Princesse Alice II* est transformé en véritable bateau laboratoire ; une série de treize ans de voyages va le conduire sur toutes les mers du monde. Il lui reste du temps, pour cultiver l'amitié de Jules Massenet et de Camille Saint-Saëns, car cet homme de sciences ne conçoit pas sa vie de chercheur sans un projet et une réalité culturelles.

1897. Décidément une année repère. Bertora traverse avec nonchalance la place du Casino et tombe en arrêt sur un engin stupéfiant, une sorte de calèche sans chevaux, bruyante et puante. C'était donc vrai, ce que racontaient les journaux. L'étrange véhicule marchait au pétrole, toussotant, mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

EN MÉMOIRE

de Philippe Saint-Germain qui savait si bien romancer l’histoire, sans jamais la trahir.

BIBLIOGRAPHIE

Louis Sonolet, *La vie parisienne sous le Second Empire*, Payot, 1929.

Marie-Hélène Carbonel, Javier Figuero, *La belle Otero*, Fayard, 2003.

Auguste Escoffier, *Souvenirs inédits*, Jeanne Laffitte, 1985.

Sophie-Aude Picon, *Sarah Bernhardt*, Gallimard, 2010.

Raoul Mille, *Sarah Bernhardt et Monaco*, Rocher, 2005.

Jean des Cars, *Eugénie*, Perrin, 2000.

Philippe Saint-Germain, *La grande dame de Monte-Carlo*, Stock-RMC, 1981.

Noëlle Bine-Muller, *Quand les Romanov font la Côte d'Azur*, Gazette de Monaco, 2009.

Jacques Borgé, Nicolas Viasnoff, *Archives de la Côte d'Azur*, Michèle Trinckvel, 1994.

Madeleine Bonnelle, Marie-José Meneret, *SEM*, Pierre Fanlac, 1979.

Nathalie Harran, *La femme sous le Second Empire*, Errance, 2011.

Thomas Fouilleron, *Histoire de Monaco*, Archives du Palais Princier.

Marie Charlotte Pedrazzini, Jeannette Gries, *Autant en emporte les mots*, Robert Laffont, 1969.

Éloïse Mozzani, *Le livre des superstitions*, Robert Laffont, 1995.

TABLE DES MATIÈRES

– VOUS VOILÀ PRINCESSE, MADAME !

I – UN SI PETIT ÉTAT POUR QUOI FAIRE ?

II – LA DAME DE FER

V – JANVIER 1857, LE CASINO VOUS PRÉSENTE SES MEILLEURS JEUX

– MONACO, LE ROCHER DES CONVOITISES

VI – LA CENDRILLON DE BAD HOMBOURG

VII – BELLE ÉPOQUE, BONNE SOCIÉTÉ … BEAU MONDE

VIII – ET LES BLANC CHANGÈRENT LE PLOMB EN OR

X – LANTERNES, CORNES DE BRUME, SONS ET LUMIÈRES

– QUAND LES TAMBOURS SE SONT TUS

XI – MADAME VEUVE FRANÇOIS BLANC

XII – ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

XIII – DEMI-MONDE CHERCHE MOITIÉ

EMERCIEMENTS

:N MÉMOIRE

3IBLIOGRAPHIE